

L'Heure Bretonne

DIRECTION et RÉDACTION
20, rue Waldeck-Rousseau
Rennes.
(Bretagne)

JOURNAL BRETON HEBDOMADAIRE

TELEPHONE : 43-19

ABONNEMENTS

Bretagne et France :

Un an : 20 fr. ; 3 mois : 5 fr.

Chèque Postal : M. GUIEYSSÉ : 33-338 Rennes

Si les Anglais
te mordent...

Mords-les !

Sur le front de Bretagne : BOMBES et MENSONGES

Les Allemands ont pris possession de la Bretagne sans combat. Partout, les autorités du pays s'étaient interposées pour empêcher que des simulacres de défense n'attirent, sans rime ni raison, sur nos villes un orage de fer et de feu. Une escarmouche devant Lorient, une autre à Landerneau, ce fut à peu près tout. Douze soldats allemands tombés sur le sol breton, pas un de plus. Et la paix continuait à régner dans nos campagnes. Guère plus gênants que des touristes bien élevés, les soldats allemands, corrects, très corrects, respectaient choses et gens. Des réquisitions ? Oui. Quelquefois même beaucoup de réquisitions. De pitoyables prisonniers sur les routes... Mais c'était quand même la paix. **LES ANGLAIS VIENNENT DE CHANGER ÇA.**

Je n'étais pas à Brest, mais j'étais à Lorient, sous la voûte de feu de la D. C. A., — ou plutôt de la Fiak. J'entendais clairement le ronronnement des moteurs anglais et le hullement de la bombe qui vrille les couches d'air. J'ai vu de mes yeux l'éventail de feu de la torpille de gros calibre qui éclate, tandis que toutes les maisons tremblent sur leur fondement et que l'incendie jaillit comme un bouquet d'artifice.

Et voici que je reçois trois, quatre lettres de Brest qui me disent toutes la même chose : « Ce ne sont pas des bombes anglaises qui sont tombées sur la ville, mais des obus allemands ! »

On me joint des considérations techniques, émanant d'anciens artilleurs. C'est, paraît-il, prouvé.

Je ne vois dans cette rumeur populaire qu'une chose qui soit prouvée : LA PROPAGANDE ANGLAISE EST BIEN FAITE.

Il arrive, certes, que les éclats d'obus de D. C. A. retombent au sol. C'est prévu et c'est pourquoi il est recommandé aux gens de se mettre à l'abri.

Mais il n'arrive pas que l'artillerie allemande contre avions tire avec des obus percutants. J'ai fait mon enquête.

Et une armée d'occupation ne tire pas non plus sur une population dont elle recherche la collaboration.

Les rumeurs qui circulent à Brest ne prouvent qu'une chose : LA CLIQUE QUI NOUS A VALU LA GUERRE EST TOUJOURS SOLIDE AU POSTE.

Cette clique-là, les anciens combattants en ont assez. Pendant qu'ils soutenaient, dans les conditions de honte que l'on sait, un inégal combat, pendant qu'ils marchaient le ventre creux ou montaient au feu sans armes dignes de ce nom, LA CLIQUE DES PROFITEURS FAISAIT DU JUSQU'AUBOUTISME ET MEME DU JUSQU'AU TOMBOUCTOUTISME A L'ARRIERE.

Ceux qui avaient prêché la guerre et déclenché la guerre, NE FAISAIENT PAS LA GUERRE.

Aujourd'hui, les démobilisés ou les prisonniers libérés qui rentrent dans leurs foyers, rencontrent les mêmes personnages sur les trottoirs et dans les cafés, toujours trônant et pérorant, TOUJOURS A PEU PRES MAITRES DE L'OPINION.

On a fermé les Loges, MAIS ON N'A PAS FERMÉ LE BEC DES LOGISTES ET DE LEURS DOMESTIQUES.

Les anciens combattants en ont assez, ils me l'ont dit et m'ont chargé de le dire pour eux. Ils n'admettent pas que leurs femmes, leurs parents, leurs enfants même soient excités en faveur de la continuation d'une guerre absurde, POUR LE SEUL BENEFICE DES PROFITEURS DU REGIME POURRI D'AVANT-GUERRE.

« S'il le faut, ai-je entendu des combattants exaspérés le dire à Lorient, nous descendrons dans la rue avec des triques et nous ferons le nettoyage. »

Nous sommes entièrement de cœur.

Les soldats bretons qui ont été en Allemagne n'admettent plus qu'on leur bourre le crâne avec la guerre de la civilisation contre la barbarie. Ils ont pu faire des comparaisons qui ne sont pas toutes à l'avantage du régime des Daladier, des Rothschild et des Mandel. Ils savent qu'on peut très bien s'entendre avec les Allemands.

Les soldats bretons qui ont été dans le Midi ont compris que nous avons nourri et entretenu à ne rien faire, avant la guerre, d'immenses régions pauvres et sans enfants et ils sont décidés à ne plus être des poires.

La clique des fransquillons anglophiles n'est plus pour longtemps au pouvoir.

La Bretagne vache-à-lait et réservoir de chair-à-canon leur échappe.

LA BRETAGNE FIERE ET LIBRE EST EN TRAIN DE NAITRE.

En attendant, Messieurs les Anglais viennent de porter LE FRONT EN BRETAGNE.

Plus de soixante morts, des centaines de blessés, des centaines de maisons détruites ou endommagées, des centaines de sans-abris ! C'est le moment de montrer que la Bretagne n'est pas un vain mot.

Que malgré nos grotesques luttes politiques, malgré les partis et la clique qui s'acharnent à nous maintenir impuissants et divisés, NOUS SOMMES MALGRE TOUT UN PEUPLE UNI, DONT LES ENFANTS S'AIMENT ET VEULENT S'ENTRAIDER.

La Bretagne d'autrefois était une GRANDE FAMILLE FRATERNELLE.

Redevenons cette famille.

Courons au secours de nos sinistrés, sans trop compter sur les services publics qui ont des paperasses à la place d'entrailles.

Retrouvons notre chère Bretagne dans le malheur et la misère. **MONTRONS QUE LE BRETON EST UN FRERE POUR LE BRETON.**

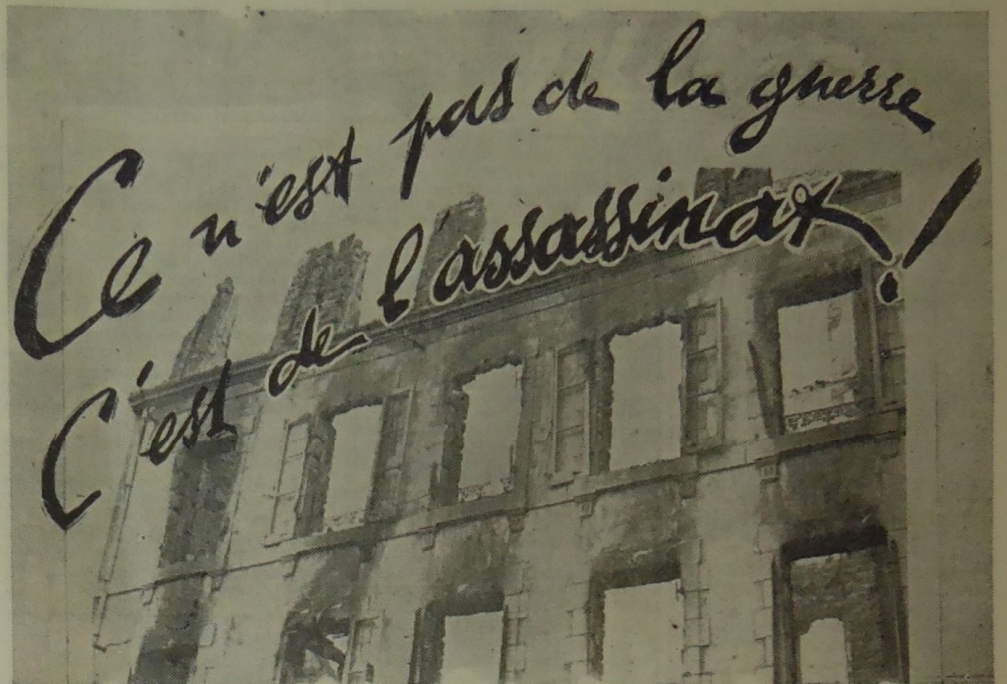
Olier MORDREL.

Nos lecteurs trouveront dans ce numéro non seulement deux reportages complets sur les bombardements de Brest et de Lorient, mais encore notre prise de position à l'égard des mensonges de la propagande anglaise.

La vérité est que les Anglais viennent de frapper deux de nos villes.

La vérité est qu'au cours de toute notre histoire, les Anglais — l'aurait-on oublié ? — n'ont, pour ainsi dire, jamais cessé de nous combattre de la même façon, caractéristique de leur race : le meurtre, puis le mensonge.

Pour le reste, on connaît notre position : neutres dans la guerre que mène le peuple allemand contre l'Angleterre, nous ne craignons pas les sottis qui oseraient prétendre que notre anglophobie est de circonstance, alors qu'elle est étayée par toute notre histoire nationale, du Festin d'Hengist au drame de Dunkerque.



Ce que les Anglais ont fait à LORIENT, VILLE MARTYRE

De notre envoyé spécial à Lorient : François KERDUAL

Lorient vient de vivre une des pages les plus douloureuses, les plus tragiques de son histoire.

Je suis arrivé dans une ville en deuil, où l'émoi, l'épouvante se lisent encore sur les visages ; et la haine, aussi, contre l'ennemi lâche et cruel qui, en pleine nuit, a lâché des bombes sur des civils sans défense, écrasant, martelant des quartiers où il savait pertinemment

qu'il n'y avait, qu'il ne pouvait y avoir d'objectif militaire.

Comme ce fut le cas pour Brest, les Anglais connaissent Lorient qu'ils ont « occupé » pendant les premiers mois de la guerre, jusqu'à la débâcle et la fuite éperdue de leur armée ; c'est en connaissance de cause et sans erreur possible qu'ils ont frappé.

Ils n'ont pas tué que des civils.

Ils ont « tué » les derniers « De Gaulistes » qui s'obstinaient encore à attendre de Londres un impossible « secours ».

Nos braves Lorientais démobilisés n'ont jamais vu les avions de la Royal Air Force sur les champs de bataille. Il fallait qu'ils revinsissent dans leurs foyers pour subir l'action des bombardiers de Sa Majesté Britannique.

Un effroyable vacarme...

Envoyé spécial de l'Heure Bretonne, je n'ai pas de peine à me faire conter en détails la terrible odyssée de la ville.

Ce fut dans la nuit du vendredi 27 septembre au samedi 28 que les Anglais commirent leur crime, qu'ils devaient répéter dans la nuit du dimanche au lundi.

La première alerte débuta à dix heures et quart pour se terminer aux environs d'une heure moins le quart. Une demi-heure plus tard, la sirène retentit à nouveau, annonçant une seconde alerte qui ne devait prendre fin que vers deux heures du matin.

La D. C. A. allemande tirait sans arrêt, les projecteurs, les fusées éclairantes jetaient leurs lueurs blafardes sur le ciel piqué d'étoiles. Soudain, un effroyable vacarme auquel succéda un silence de mort : une maison venait de sauter.

...Ce fut à l'aube seulement que les Lorientais purent connaître l'étendue de leur désastre.

Keroman, le quai des Indes, la rue de la Comédie, la rue des Fontaines, la rue du Port, la rue Paul-Bert, la rue de l'Hôpital, la rue de la Mairie, la rue Traversière, la rue des Colonies, la rue du Lycée, Kerentrech, Lanester, le quartier de la Ville-en-Bois, de la rue des Abattoirs au Scorff, portaient les stigmates ineffaçables de cette nuit d'épouvante.

Des morts rue Pressensé

Par où commencer le navrant pèlerinage ?

Rue Pressensé, ce qui frappe d'abord, c'est une maison tout entière disparue, « soufflée », la maison du colonel Jacobsen. Elle n'est plus qu'un monceau de pierres et de madriers d'où émerge de la ferraille tordue.

ICI ONT ÉTÉ TUÉS : LA PETITE GARGAN, UNE ENFANT DE SIX ANS ; LA PETITE GALLIN, AGÉE DE TREIZE ANS ; SON PETIT FRÈRE ; LE PETIT GARGON DE M. GUÉRINO ; M^{me} VIOLLAS ; UNE AUTRE LOCATAIRE, M^{me} RENAUD, A ÉTÉ GRIÈVEMENT BLESSÉE.

La rue, quand j'y viens, est pleine de monde. Que de regards encore horrifiés ! On se montre du doigt les décombres, on soupire et on pleure. Le mot « barbarie » revient sans cesse dans la conversation et aussi la phrase terrible que nous avons épinglée en tête de cet article, car elle caractérise on ne peut mieux la situation :

(Suite à la 3^e page)



LE DEGAULLISTE. — Bravo, les Anglais !

Nouvelles Bêtes des nouvelles entées

FRANCE

Les autorités occupantes viennent de prendre des mesures contre les Juifs. ... On a institué une Cour martiale devant laquelle seront défilés les « De Gaullistes » et les accusateurs, du moins ceux que le gouvernement voudra bien poursuivre.

ALLEMAGNE

Le 27 septembre, a été signé à Berlin un accord capital entre le Japon, l'Allemagne et l'Italie. Cet accord donne toute liberté à l'Allemagne et l'Italie pour créer un ordre nouveau en Europe et au Japon pour organiser la nouvelle Asie.

ROUMANIE

L'épuration continue. On poursuit les personnalités compromises dans la répression contre la « Garde de Fer » ; les assassins de Codreanu ont été arrêtés.

TOUTE LA TERRE

A Hanoi, le Japon a signé le 22 septembre avec la France un accord concernant l'Indochine. Le Japon se serait engagé à respecter les droits de la France dans ce pays, et le gouvernement français aurait accordé aux forces armées japonaises des facilités spéciales en Indochine.

La Renaissance Bretonne A. de la Borderie (1828-1901)

Arthur Le Moyne de la Borderie est, avec Le Gonidec, La Villemarié et Luzel, l'une des quatre grandes figures de la Renaissance bretonne au XIX^e siècle. Il naquit à Vitre, comme avant lui Pierre Landais et Bertrand d'Argentré. La Borderie fut avant tout un historien. Dès l'âge de vingt ans, il accumula un labeur énorme dont une bonne partie n'a pas encore vu le jour.

En 1853, âgé de vingt-cinq ans, il fonda la Revue de Bretagne et de Vendée, en fait presque exclusivement bretonne, qui fut véritablement une grande et belle Revue. En 1867, nous trouvons La Borderie parmi les organisateurs du Congrès celtique de Saint-Brieuc, où les Gallois furent fêtés avec enthousiasme.

En 1871, il fut quelque temps député de Vitre à l'Assemblée de Bordeaux, puis de Versailles. En 1873, il dénonça à la tribune la trahison dont les autorités françaises s'étaient rendues coupables envers les Bretons dans l'affaire du camp de Conlie.

Vers la même époque nous le voyons, entouré d'une équipe d'hommes éminents, reconstituer l'Association bretonne que Napoléon III avait dissoute comme suspecte de séparatisme.

En 1889, déjà Président de diverses Sociétés bretonnes, il est élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris. De 1890 à 1893, La Borderie fait à la Faculté des Lettres de Rennes un cours très apprécié sur l'Histoire de Bretagne.

« L'histoire, dit-il dans sa leçon d'ouverture, est par excellence la science patriotique. Le résultat nécessaire du travail historique est de faire tomber un par un tous les voiles qui plus ou moins cachait à nos yeux la grandeur de la Patrie, c'est d'exciter de plus en plus en nous la flamme du patriotisme. La Bretagne est mieux qu'une province ; elle est un peuple, une Nation véritable, une société à part, parfaitement distincte dans ses origines, parfaitement originale dans ses éléments constitutifs. »

Le 11 janvier 1897, à Rennes, un grand banquet fut offert à l'historien pour fêter l'apparition du premier volume de sa grande Histoire de Bretagne, ouvrage qu'il devait malheureusement laisser inachevé, car il mourut à Vitre, sa ville natale, le 17 février 1901.

Une liste vraiment complète des œuvres de La Borderie serait bien difficile à établir. Leur énumération encore incomplète occupe cinq pages entières de l'Anthologie de M. Le Mercier d'Erme.

Entre 1906 et 1913 ont vu le jour les derniers volumes de son Histoire, rédigés d'après ses notes, mais dans un esprit moins national, par son élève M. Barthélémy Pocquet du Haut-Jussé.

La Bretagne doit au plus fécond, au plus national de ses écrivains, une reconnaissance toute particulière ; on pourrait tout aussi bien le compter parmi les Pères de la Patrie.

ÉCOUTEZ LUZEL !

« Ah ! pretons bien garde de mériter les justes reproches de nos descendants en laissant s'éteindre dans nos cœurs les souvenirs de l'antique nationalité bretonne ! »

« Le sentiment national breton, que l'on croyait avoir forcé dans ses derniers retranchements et réduit enfin à s'avouer vaincu et à abdiquer devant les progrès de la civilisation moderne, semble se réveiller d'un long assoupissement, vivace et plein d'espoir... »

On se remue du côté de la Basse-Bretagne, ce pays de tranquillité et d'immobilité proverbiale, et chaque jour une nouvelle voix s'y élève, en Tréguier, en Cornouaille, en Léon, en Vannes, pour affirmer que nous vivons encore, que notre nationalité, la plus ancienne peut-être de l'Europe, n'a reçu aucune atteinte mortelle, et qu'au jour du danger tous les enfants de l'Armor se retrouveront unis et entièrement dévoués aux intérêts communs ! »

(Extrait de la préface de Bombard Kerne, de P. Proux, 1865.)

LA SITUATION MILITAIRE

S'il n'y a pas cette semaine de faits très marquants dans le développement des hostilités contre l'Angleterre, la tentative de débarquement anglais à Dakar, par contre, est un événement sensationnel.

Le 23 septembre, une forte escadre anglaise arrive devant Dakar, ayant le général de Gaulle à bord du navire-amiral. Dans la nuit du 23 au 24, un ultimatum est adressé aux autorités françaises leur enjoignant de rendre la ville. Cet ultimatum ayant été repoussé, l'escadre ouvre le feu sur la ville, le 24, et la bombarde, à deux reprises ; en même temps, les troupes transportées essayent de débarquer.

Mais, tandis que celles-ci sont rejetées par les éléments d'infanterie, la flotte anglaise se heurte à la résistance des unités françaises ancrées dans le port et se voit prise sous le feu des batteries côtières. En représailles, Gibraltar subit de la part de l'aviation française des bombardements violents qui endommagèrent gravement les ouvrages de la forteresse et détruisent des bâtiments de l'arsenal.

Devant ces obstacles et cette réponse à son agression, agression digne en tous points de celle de Mers-el-Kébir, l'escadre anglaise prend la fuite. Voilà tout l'incident « de Dakar ». Le but de cette incursion anglaise ? L'acquisition d'un point stratégique de première importance sur la route du Cap. Le prétexte ? Protéger Dakar. Le résultat ? Des centaines de victimes civiles et des destructions inutiles ; la dissolution du « gouvernement » de Gaulle ; pour Churchill et l'Angleterre elle-même, un échec retentissant entraînant une grande perte de prestige.

Djibouti, à son tour, aurait été attaqué de la même manière. En Afrique du Nord, situation inchangée : les Italiens consolident les positions acquises et les Anglais se contentent de rester sur la défensive. Les raids allemands ont continué sur Londres et ont augmenté d'intensité par suite du temps clair.



Dans mon beau château...

Bon air, bonne vie, belle vue, après tout on y est bien !

C'est ce que pensent, sans doute, MM. Daladier, Guy La Chambre, Gamelin et ceux qui étaient de la petite combine défunte.

Ces personnages se trouvent réunis au Château de Chazeron. Il en a été ainsi décidé : nous devons encore nourrir ces politiciens de bas étage, ces faiseurs de drôles, ces stratèges en chambre. On les loge dans un château : les met-on en prison, ou sont-ils en congés payés ? Il faudrait s'entendre !

J'aimerais savoir ce que pensent, chez nous, les malheureux qui ont subi la domination de ces heureux prisonniers. Que pensent-ils du superbe château de Chazeron ? De ses tours d'où l'on découvre une splendide vue sur des pelouses verdoyantes et sur un paysage enchanteur ? Que pensent-ils encore des banquets et des festins qui sont donnés aux rongeurs de la France ?

Ont-ils seulement une carte d'alimentation, ces dignes hôtes ? Je gagerais que non ! A ma connaissance, les traités étaient mis en prison et non en villégiature, sur de la « paille humide », dans des cachots bien noirs avec une lucarne bardée de fer pour limiter l'horizon sur le mur d'en face.

(Extrait de la préface de Bombard Kerne, de P. Proux, 1865.)

TAL DEROU.

Le Pays laborieux

Restauration corporative de la Bretagne

La reconstruction sociale de la Bretagne est une œuvre immense à laquelle nous convions toutes les bonnes volontés.

La rubrique que nous ouvrons aujourd'hui ne pose aucun principe ; elle est une Tribune Libre où chacun pourra venir exposer ses idées.

ECONOMIE ET TRAVAIL

Quelle sera l'organisation du travail dans le nouvel Etat Breton ? Le problème semble compliqué si l'on veut éviter les erreurs qui ont conduit la nation française à l'abîme. Il est simple si nous établissons deux principes qui resteront éternellement la base de toute organisation du Travail.

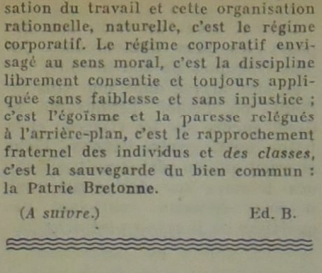
1° Les Etats, comme les individus, possèdent une personnalité propre dont il faut tenir très rigoureusement compte ; copier ou adopter ce qui se fait chez le voisin est à rejeter inexorablement. 2° Un Etat ne vaut que dans la mesure où il assure à ses ressortissants les meilleures conditions de vie, mais il ne vaut également, en retour, que dans la mesure où ses ressortissants lui assurent par le travail une économie saine, rationnelle et consciencieuse.

Il s'agit donc de donner à la Bretagne un régime économique et social : 1° qui donne à chacun son bien individuel tout en le subordonnant au bien commun de la Nation ; 2° qui groupe tous les éléments de la production pour assurer la défense du bien de la profession ; 3° qui ait un respect égal des droits différents, assez de souplesse pour reconnaître l'existence de ces droits différents et aussi assez de force pour les faire respecter ; 4° qui soit essentiellement Breton.

Ce régime économique, qui seul peut donner satisfaction à toute la communauté bretonne, ne peut être instauré que par la corporatisme. Tout est donc à faire, ne mettons pas de pièces sur du neuf et jetons les haillons à la poubelle. Une Bretagne nouvelle, neuve, doit être parée tout à neuf, il ne faut rien lui laisser des vestiges du passé.

L'économie et le travail ne peuvent donc aller l'un sans l'autre. D'autre part, qu'il s'agisse de leur activité sociale ou de leur activité économique, tous les producteurs, au sens le plus large du mot, sont solidaires les uns des autres. Ils le sont aussi avec l'abandonnant travail qui assure la production. L'organisation de l'économie appelle nécessairement l'organisation du travail et cette organisation rationnelle, naturelle, c'est le régime corporatif. Le régime corporatif envisagé au sens moral, c'est la discipline librement consentie et toujours appliquée sans faiblesse et sans injustice ; c'est l'égoïsme et la paresse relégués à l'arrière-plan, c'est le rapprochement fraternel des individus et des classes, c'est la sauvegarde du bien commun : la Patrie Bretonne.

(A suivre.) Ed. B.



Mon cher Gontran, dites à nos fermiers de Bretagne que nous voyons d'un mauvais œil leurs tendances autonomistes...

Tugdual se tourne vers elle pour la remercier et remarque qu'elle ne lui fait plus face. Elle est penchée sur le matériel de la précieuse brochure. Par contre, il lui faut subir les paroles ferventes de la veuve.

— Monsieur Tugdual, venez avec moi, je veux vous montrer mes souvenirs.

— Madame Cosquer, venez avec moi, je veux vous montrer mes souvenirs.

— Non, répondit Yvonne. Ce n'est pas vous qui m'emmenez, c'est moi qui vous conduis. J'ai aujourd'hui une visite à rendre.

LES V'LA !

Dans le courant du mois de mai, un habitant de Saint-Malo était condamné à un mois de prison pour avoir semé la panique en annonçant l'arrivée prochaine des Allemands dans la Ville Corsaire.



Pour nos prisonniers

Nous avons reçu une lettre émouvante d'une maman bretonne dont le fils est prisonnier en Allemagne. Cette maman s'attriste « parce qu'on ne peut pas faire parvenir de colis aux prisonniers ; seuls ceux de la zone libre sont autorisés à en recevoir de leur famille ».

Mais si, Madame, vous pouvez désormais envoyer des colis ! Les autorités occupantes viennent en effet de le permettre, sous certaines conditions : d'ores et déjà, elles tolèrent l'envoi d'un colis de cinq kilos tous les deux mois.

C'est un peu de bien-être donné à nos chers prisonniers. Nous ajoutons, si c'est le cas, que les soldats internés en Suisse bénéficient de la même mesure.

Au sujet des retraités et des petits rentiers

J'ai souvent l'occasion de causer avec des retraités. Ce sont ordinairement d'anciens marins du Commerce et de l'Etat, des petits fonctionnaires, des officiers et sous-officiers, qui vivent assez modestement du maigre revenu qui leur est alloué.

« Quelqu'un, qui ont compris, » marchent » avec nous à fond et ne se cachent pas pour dire ce qu'ils pensent. Beaucoup d'autres hésitent à prendre position. Ils ont peur de perdre leur « pension ».

Il est bien possible, en effet, que le gouvernement français ne paie plus ce qu'il doit à ses propres nationaux pour pouvoir payer ses dettes de guerre. Mais, le gouvernement breton, lui, fera face à la carence de l'Etat français. Le Conseil National Breton en a formellement pris l'engagement le 3 juillet, à Pontivy. Car il sait que les ressources de la Bretagne appartiennent désormais au Peuple Breton ; que tout sera mis en œuvre pour que ni les jeunes, ni les vieux n'aient à souffrir de l'impéritie des gouvernants de Paris et de Vichy.

Le Gouvernement breton pensera aussi aux rentiers, à ceux qui, trompés par les offres des ministères des Finances, ont souscrit aux titres d'Etat, aux Bons d'Armement (sic). Il faudra bien que cet argent noté soit remboursé aux souscripteurs bretons. Nous ne laisserons rien « filer ». Nous peillerons à ce que nos vieux retraités, nos petits rentiers, soient payés à ce leur sacrifices.

Qu'on nous fasse confiance. Nous ne promettons rien à la légère. Nous sommes d'une autre trempe que les pantins qui, tous les quatre ans, venaient faire les guignols sur les planches électurales ; nous tiendrons parole, parce que, nous voulons que la Bretagne de demain soit aimée de tous ses enfants pour tous les bienfaits qu'elle leur procurera.

M. L.

LES V'LA !

Dans le courant du mois de mai, un habitant de Saint-Malo était condamné à un mois de prison pour avoir semé la panique en annonçant l'arrivée prochaine des Allemands dans la Ville Corsaire.

A sa sortie du « bidou », il ne fut pas peu surpris de voir sa prophétie réalisée.

« Quand même, dit-il amèrement, j'avais raison et on m'a pourtant condamné. »

« Comment, pour le commun des mortels, on a toujours tort d'avoir raison trop tôt. »

Un de nos amis devint, lui aussi, passer en Correctionnelle pour avoir annoncé la défaite franco-anglaise.

Mais, le jour où il devait comparaître, les troupes allemandes faisaient tranquillement leur entrée dans le Pilly.

Ce qui amena cette pitoyable réflexion du pauvre Procureur Polony : « Je ne puis tout de même pas vous condamner aujourd'hui... »

LES LECTEURS ECRIVENT

D'UN LECTEUR NANTAIS : Que ceux qui croient aux interventions surnaturelles continuent d'y croire. C'est leur droit intégral, et même ce leur sera un gros appui, lors des inévitables moments de fatigue.

« Si les gouvernants français avaient, il y a quelques années, réorganisé leur pays, au lieu d'attendre aux derniers moments pour suivre des processions et déclarer qu'ils croyaient au miracle, la France n'en serait pas où elle est. Si les Juifs avaient réintégré, capitaine et individu, la Palestine, comme cela leur était offert, au lieu de continuer à ramasser les picotons des Gentils, en laissant à Jéhovah seul le soin de sauver son peuple, Israël serait aujourd'hui une nation forte, capable d'envoyer promener George VI, d'un seul coup d'épée. »

« Donc, comme conclusion, souvenons-nous bien, Bretons, que pour nous sauver, il ne faut compter que sur nos biceps, en ce qui concerne le matériel, et que sur notre force morale, en ce qui concerne le spirituel. »

E. G. K.

D'UN AMI NOUVEAU :

Je ne connaissais pas votre Mouvement avant la guerre. Si je l'avais connu, j'aurais été, sans doute, un anti-autonomiste farouche. Mais la guerre a commencé à m'ouvrir les yeux et je suis revenu avec des idées nouvelles et le sentiment que « quelque chose devait être fait en Bretagne ». Songez quelle a été ma joie lorsque j'ai appris l'existence du Comité National Breton ! Je suis entièrement avec vous, je propage vos idées ainsi que votre journal qui devient de plus en plus intéressant et vivant — le seul journal « lisible » en Bretagne. F. J., Saint-Brieuc.

DU PAYS BRETON :

L'arrivée des Allemands dans l'île n'a rien modifié de la vie intérieure de la population. Les soldats habitant chez les particuliers ont été bien traités, et même nourris par leur logeur à Souzon quand le ravitaillement du Palais laissait à désirer.

Les pêcheurs n'ont jamais autant pêché de sardines. Inutile de vous dire que pour eux, en général, l'ennemi héréditaire a toujours été l'Anglais. D., Belle-Isle-en-Mer.

DE PARIS :

Orage en France, écrivez-vous ; c'est peut-être pire. On pourrait dire que la débâcle continue, et que la République des Camarades veut nous entraîner à je ne sais quelle fin ! On ne s'en cache d'ailleurs pas. Memes méthodes et même tyrannie qu'auparavant ; Mandel n'est plus là, mais son entourage et le fort de toi ! Et pour comble, des chefs imbéciles l'appliquent, cette loi, dans toute son iniquité.

Ce n'est que brimades pour les uns et fauves pour les autres. Quant aux réactions du peuple français, elles laissent supposer une chose : que tous sont d'accord pour voir le voisin prendre les armes et se faire tuer pour défendre leurs biens, à eux ; mais pour se battre eux-mêmes, il n'y faut pas songer. On aime mieux prendre la route de Bordeaux ou de Vichy ou encore de Marseille à Alger.

Pour nous, Bretons, nous n'avons qu'un seul but et un seul espoir : vivre libres et heureux dans un pays indépendant.

DE FRANCE OCCUPÉE :

Dans la région, il y a beaucoup de soldats, beaucoup de Bretons, des jeunes, classe 40, des vieux ; récupérés.

Pour les vieux : on a fait partir les Parisiens qui sont ouvriers, et on a laissé les Bretons, cultivateurs ; 80 % au moins. Après ça, retour à la terre.

Pour les jeunes : ils sont dans un camp dans la forêt landaise, tenue militaire avec le bétail basque kaki. Emploi du temps : exercice p. deux heures le matin ; l'après-midi, bain-gnade, c'est tout. Avec ça, comme ils ne travaillent pas, 200 grammes de pain par jour, et c'est presque tout.

Dans tout cela, j'ai partie de votre retour ; j'ai ouvert les yeux à beaucoup, autant de jeunes que de vieux ; tous, ou presque, réclament à Bretagne aux Bretons. J. R., Bordeaux.

Apprenez en 3 mois COUPE, COUTURE Chez M^{me} DUCHEMIN 18, rue La Chalotais, RENNES DIPLÔMES — SUCCÈS GARANTI S'inscrire rentrée 1^{er} Octobre

LES FEUILLETONS DE L'HEURE BRETONNE

Pierre Tugdual, de temps à autre, se trouvait volontiers irrésistible. Beaucoup de sentiments avaient été faussés en lui, dès l'enfance. Son père avait été tué à Verdun ; sa mère, restée seule pour l'élever, l'avait tout d'abord gâté exagérément. Et, d'années en années, cette éducation néfaste avait mûri l'enfant, l'adolescent, l'homme.

— Ma foi, j'ai congé aujourd'hui. J'ai vu tous mes clients. (Il hésita une seconde, puis — après tout, que risquait-il ?) Vous plairait-il que nous nous promenions un peu ensemble ?

Pierre Tugdual, de temps à autre, se trouvait volontiers irrésistible. Beaucoup de sentiments avaient été faussés en lui, dès l'enfance. Son père avait été tué à Verdun ; sa mère, restée seule pour l'élever, l'avait tout d'abord gâté exagérément. Et, d'années en années, cette éducation néfaste avait mûri l'enfant, l'adolescent, l'homme.

— Non, répondit Yvonne. Ce n'est pas vous qui m'emmenez, c'est moi qui vous conduis. J'ai aujourd'hui une visite à rendre.

Tugdual se tourne vers elle pour la remercier et remarque qu'elle ne lui fait plus face. Elle est penchée sur le matériel de la précieuse brochure. Par contre, il lui faut subir les paroles ferventes de la veuve.

— Et d'ailleurs, continue Yvonne, s'il n'était pas un des meilleurs de nous, je ne l'aurais pas conduit ici.

LES ANGLAIS CONTRE LA BRETAGNE

A travers les ruines...

LORIENT ... d'une ville martyre

(Suite de la 1^{re} page)

— CE N'EST PAS DE LA GUERRE, C'EST DE L'ASSASSINAT.

J'engage la conversation avec un vieux Lorientais qui contemple les décombres et hoche la tête, avec une rage froide :

— Dire qu'il y avait encore des gens pour considérer les Anglais comme des « sauveurs » ! dit-il amèrement. Ceux-là avaient donc oublié la cruauté traditionnelle de l'Angleterre ? Moi, Monsieur, l'âge est passé sur moi sans éteindre mes souvenirs : je me rappelle les Boërs et, voyez-vous, cet acte de barbarie ne me surprend pas...

« Il fut un temps où les Anglais étaient considérés comme notre ennemi héréditaire, à nous autres Bretons ; croyez-moi, ce temps-là est revenu et Lorient, en tout cas, n'oubliera jamais l'affront sanglant que les Englishes viennent de lui infliger. »

A la Ville-en-Bois

Ici, l'horreur atteint son comble. Toutes les rues du quartier ont été atteintes par les bombes incendiaires. On déplore treize morts et une dizaine de blessés. Il y a une trentaine de pauvres gens sans abri. Au 25 de la rue de la Ville-en-Bois, l'immeuble de M^{me} Moulins a été coupé du faite jusqu'au sol.



Un tas de gravats : ici habitait le vieux ménage Morvant.

Voici le tableau que dresse du « carnage de la Ville-en-Bois » le journal local :

« Une armoire intacte, une console, quelques mètres carrés de plancher : voilà tout ce qui reste d'un bâtiment qui couvrait cinquante mètres carrés.

Les habitants de la maison, M. Bardouille, M. Morvant et sa famille ont pu être retirés des décombres. M^{me} Bardouille est grièvement blessée ; sa petite fille, âgée de trois ans, est décédée.

Au numéro 22, la maison est à moitié détruite, mais ses occupants, M^{me} Kerneec et son fils, ont eu le temps de se sauver.

Un peu plus bas, l'Union Coopérative a sa façade éventrée. M^{me} Radigois, habitant au 4 de la rue Pierre-Curie, avait quitté son domicile pour se réfugier dans la cave-abri de la Coopérative. La cave est démolie par une bombe ; M^{me} Radigois y trouve la mort.

Au 26 de la même rue, l'intérieur de la maison de M^{me} Pabon n'est que débris : M^{me} Pabon était heureusement sortie de chez elle.

Et l'on ne saurait décrire l'état lamentable des maisonnettes environnantes.

Tel est bien le tragique bilan de ce quartier absolument dépourvu de tout objectif militaire et que les Anglais ont sauvagement bombardé.

Des morts... des morts...

Le carnet où j'écris fébrilement des notes pour mon reportage se couvre encore d'autres noms. Rue Pierre-Curie, une bombe est tombée sur un baraquement, tuant une famille de cinq personnes, M. et M^{me} Puren et leurs enfants. La maman était en train d'habiller le plus jeune de ses enfants lorsque la mort les a surpris tous les deux.

Le spectacle de cette pauvre maison détruite est absolument intenable. Malgré moi, une force irrésistible me pousse à aller plus loin, écarté.

Et le pèlerinage continue...

Au Port de Pêche, la *Cousette* Lorientaise brûle encore lorsque je viens sur les lieux. Une bombe



A la Ville-en-Bois. Deux tableautins accrochés au mur : tout ce qui reste d'un foyer détruit.

incendiaire est également tombée sur le magasin d'un mareyeur, M. Yhuel, et sur le magasin de mareyage de M. Le Gaillard.

Rue Voltaire, je trouve une maison détruite, au n° 32. La Maison de la Mutualité a été incendiée.

Rue des Colonies, la chapellerie Léon a vu ses devantures arrachées. Une bombe est tombée sur la grande maison du n° 50, chez M^{me} V^{ve} Legrand, qui a été miraculeusement sauvée.

Rue des Fontaines, la Grande Pharmacie Normale a été détruite. Paris-Confection, le Beau Marché, la Compagnie Singer, Femina-Tissus et le Comptoir d'Escompte ont été gravement atteints.

Place Alsace-Lorraine, la devanture du *Fashion House* a été arrachée. L'imprimerie Le Bayon et les *Caves Armoricaines* sont en partie détruites.

La Rue de l'Hôpital a particulièrement souffert. Le grand immeuble du n° 76, appartenant à M. Delory, a été entièrement brûlé. Dans la cour de la Mairie, le 1^{er} et le 2^e étages de l'immeuble de la Justice de Paix sont détruits. Trois bombes incendiaires sont tombées sur l'Ecole de Filles ; une bombe de 150 kilos est tombée sur... le violon municipal, sans exploser !

La maison du n° 69, occupée par un relieur, M. Hervé, est entièrement détruite. Enfin, 11, rue Bodélio, on signale encore des dégâts considérables.

Rue du Lycée, l'économat du Lycée Dupuy-de-Lôme a été particulièrement touché. La Maison de la Mutualité a été incendiée, comme tant d'autres.

Rue Traversière, au n° 13, une maison est effondrée ; à l'heure où je me présente, on recherche les corps de la famille Lidée qui y vivait.

Rue du Port, enfin, une dernière victime à déplorer : le général



Rue Jules-Le-Grand, le toit de cette maison et les appartements sont entièrement détruits.

SOUVENEZ-VOUS

M^{me} Le Goff, 13, rue Traversière ; Jeanne Le Breton, 16, place Alsace-Lorraine ; M^{me} Viallaz, 5, rue de la Ville-en-Bois ; G.-J. Puren, 31, rue Pierre-Curie ; M^{me} Puren, 31, rue Pierre-Curie ; Robert Puren, 31, rue Pierre-Curie ; Suzanne Puren, 31, rue Pierre-Curie ; Georges Puren, 31, rue Pierre-Curie ; Danielle Audran, 11, rue Traversière ; Comte Guirino, Hôpital Bodélio ; Jean-Pierre Thomas, Hôpital Bodélio ; M^{me} Le Comte, Hôpital Bodélio ; Jean-Pierre Thomas, Hôpital Bodélio ; M^{me} Le Lidée, 13, rue Traversière ; Enfants Denise, Yves et Raymond Le Lidée, 13, rue Traversière ; M^{me} Lebandibar, rue René-Kervilliers ; Général Joalland, Hôpital Bodélio ; M^{me} Gallen, M. Gallen et enfant Gallen, 5, rue Pierre-Curie ; M^{me} Radigois, 2, rue Pierre-Curie ; Enfant Bardouil, 2, rue Pierre-Curie ; Enfant Gargam, 5, rue Pierre-Curie ; Louis Rio, Hôpital Maritime ; Marcel Jarno ; Robert Porte...

... ont été tués par des bombes anglaises

BREST EN DEUIL

Des bombes dans une Maternité

Dès mon arrivée en ville, je demande où se trouve la clinique du docteur Delalande.

Rue Victor-Hugo... un tas de morceaux de vitres me désigne l'immeuble de loin.

Le fer forgé de la porte d'entrée se détache en noir sur la planche de contre-plaqué qui remplace maintenant le verre martelé, pulvérisé par l'explosion.

Je pénètre dans un couloir dont les cloisons sont criblées de trous, faits par les éclats d'une bombe.

Une femme vêtue de blanc vient à ma rencontre : je me présente. Elle me fait visiter la clinique et me donne des explications.

« La bombe est tombée derrière la clinique, dans une petite cour. Il était neuf heures moins un quart. »

J'entre dans une pièce dont la fenêtre a été arrachée et je vois dans la cour : il ne reste absolument rien, de gros blocs de ciment gisent pêle-mêle, ce sont les murs de la buanderie ; des ouvriers s'activent à réparer les dégâts qui sont considérables.

Je saute dans la cour et je regarde la clinique : le ciment porte partout des marques de la bombe, les éclats ont enlevé de gros morceaux de ciment ; à gauche, au sixième étage d'une maison voisine, une plaque grande comme les deux mains a été enlevée. A droite, le mur d'une autre maison, recouverte de zinc, semble avoir été pris comme cible par plusieurs mitrailleuses, le zinc est criblé d'éclats.

Partout alentour, les carreaux sont cassés. — Venez voir les chambres où étaient les malades, me dit mon aimable « guide ».

Mais laissons-lui la parole...

— Dans cette pièce, les éclats ont traversé une armoire, après avoir labouré tout son contenu, ils ont traversé le mur du fond de la pièce pour aller se perdre dans le plafond. Ce sac, qui appartenait à une malade, a été traversé par un éclat.

On me montre de superbes lingeries réduites en quenilles.

— A côté se trouve la cuisine ; au moment de l'explosion, quatre femmes y étaient, la cuisinière a été tuée sur le coup, d'un éclat dans la tête, et deux femmes de chambres sont arrivées à se sauver ; on a retiré un éclat du front d'une lavasse qui, en plus, a un bras en écharpe.

Montons au premier étage ; les dégâts sont aussi grands qu'ici.

Je pénètre dans une chambre qui n'a plus ni porte, ni fenêtre ; le mur du fond de la pièce est criblé d'éclats de verre qui tous se sont enfoncés très profond.

Là aussi : plus de porte, plus de fenêtre ; l'armoire blanche est inclinée vers la porte comme pour sortir ; elle est comme vermoulue par d'énormes vers ; le plafond et les murs sont pleins de trous.

Je visite tous les étages, et partout je trouve des dégâts ; dans aucune pièce il ne reste de porte ou de fenêtre, toutes les armoires sont démolies, tous les plafonds abîmés. Partout, cependant, sauf au rez-de-chaussée, les volets étaient fermés.

— Où étiez-vous, Madame, au moment de l'explosion ?

— J'étais, avec trois amies, montée dans une chambre du cinquième, nous voulions avoir le joli spectacle du tir de la D. C. A. dans la nuit quand, tout à coup, nous avons été violemment projetées à terre en même temps que nous entendions une explosion formidable... Depuis nous avons encore mal aux lèvres.

« Aussitôt, dans tout l'immeuble, des cris, des appels « au secours » et une terreur chez toutes les malades.

« Nous dégringolons l'escalier (l'ascenseur ne marche plus) et nous nous occupons de nos malades et bébés.

« Les Allemands qui habitent tout près ont tout de suite mis leurs ambulances à notre disposition et, grâce à eux, nos malades ont été reconduites chez elle sans encombre. »

— Avez-vous des victimes autres que les quatre femmes du rez-de-chaussée ?

— Oui, la mère d'une malade qui était derrière les volets a perdu un œil ; un autre a les deux yeux bandés, on ne peut encore se prononcer sur la gravité de son état. Un parent du docteur Delalande a été blessé lui aussi.

Je prends congé de cette femme qui ne peut me cacher le dégoût que lui inspirent les Anglais depuis cette sauvage attaque.

Bombes incendiaires rue Cuvier

Je me rends rue Cuvier : une bombe est tombée dans la rue, sur la bordure du trottoir, creusant un entonnoir d'un mètre ; les maisons environnantes sont couvertes d'éclats et, loin du point de chute, on retrouve encore des traces de la bombe.

Une petite épicerie située à l'angle de la rue Cuvier et de la rue Chaptal a eu tous ses carreaux brisés et le bois de sa devanture arraché. L'intérieur également a beaucoup souffert.

Je me rends, rue Cuvier, chez M^{me} Maffard.

Elle me montre le travail qu'a fait une bombe : entré par le toit, le projectile a traversé le plafond, le plancher, et est venu brûler au pied d'un mur de la cave.

M^{me} Maffard me montre avec une honte comment est tombé l'engin.

— Tenez, Monsieur, mon mari et

moi nous étions descendus à la cave ; la bombe est tombée comme cela, ici, et aussitôt elle a commencé à vomir des flammes dans toute la cave.

« Je criais au secours, croyant avoir le feu à mes vêtements tellement il faisait chaud ; mon mari a eu une branche de ses lunettes blanchie par le feu.

« Nous avons traversé les flammes pour sortir par une porte donnant sur la rue.

« Aussitôt les voisins sont arrivés avec du sable pour jeter sur la bombe ; ils n'ont pu l'éteindre complètement qu'après s'être munis de masques. »

« En parlant, cette femme devient rouge et des gouttes de sueur coulent sur son front, tellement le souvenir de ces instants est horrible et effrayant pour elle.

Des journaux situés à cinq mètres de la bombe ont été calcinés par la chaleur qui devait atteindre 3.000 degrés !

Un veston suspendu dans la cave a été en partie décoloré, pendant que des chiffons et une énorme poutre prenaient feu.

Quand je prends congé, je sens la main moite de M^{me} Maffard trembler dans la mienne.

Un homme coupé en deux...

J'entends parler d'un homme qui a été tué à « Ker ar bloaz ». Je m'y rends ; on me montre la maison.

« Une femme vêtue de noir, à la figure contusionnée, couverte de bleus, vient m'ouvrir :

— Entrez, Monsieur, on va vous faire voir ce qu'on a eu.

Et sans préambules on me fait entrer dans une pièce aux murs blancs à l'origine.

Vision d'horreur que celle-ci : du sang noir, des os, de la chair sont collés sur ces murs.

J'entre plus loin, je dois enjamber les meubles qui gisent par terre complètement brisés.

La fenêtre est déchaînée ; un des montants est par terre, couvert de sang ; des lambeaux de chair y sont collés.

Je demande avec angoisse :

— Que s'est-il passé ici ?

— Voilà, Monsieur, me répond la voix sans timbre de la pauvre femme ; mon mari était ici, tout près de la fenêtre. Les enfants étaient tous là (cinq) et moi aussi.

« Mon mari m'a envoyé régler le poste de T. S. F. J'y touchais à peine quand une explosion formidable ébranla la maison, brisa tout dans la pièce où étaient mon mari et nos enfants. En même temps, je recevais à la figure une grande boîte à gâteaux pleine de différents objets, et j'étais projetée à trois mètres contre le mur opposé au lieu de l'explosion.

« Je me relevai aussitôt, pensant à mes enfants : l'un d'eux, âgé de 13 ans, était là ; les deux yeux crevés, la figure en sang, tenant sans rien dire sa sœur dans ses bras ; les autres, effrayés, arrivaient aussitôt.

« Une bombe avait éclaté dans la pièce où ils étaient.

« Aussitôt, j'y entrai et j'aperçus tout mon mobilier renversé ; aidée de ma belle-sœur, je commençai à enlever les morceaux de bois pour dégager mon mari ; il n'était plus là... Tout à coup je vois un de ses pieds sortir du rideau de la garde-robe ; je leève ce rideau. Oh ! vision d'épouvante, j'aperçois là mon mari, coupé en deux du haut en bas, affreusement défiguré dans une bouillie de sang et de chair, dans une caisse.

« Je me suis enfuie terrifiée, ce sont des voisins qui l'ont tiré de là, je ne voulais plus le revoir ! »

Et la pauvre femme, dans une douleur qui fait mal, laisse échapper malgré elle des sanglots qui trahissent toute l'horreur de cet éternel souvenir.

La belle-sœur de M^{me} Le Perennou cherche dans les débris et trouve un os auquel adhèrent encore des lambeaux de chair.

— Tenez, Monsieur, regardez comme il a été déchaîné, voici un exemple, on a même retrouvé des intestins dans la cour en bas.

C'est dans cette maison, je crois, que la tragédie a atteint son maximum d'horreur ; j'en sors, pâle, il me semble, et j'ai froid dans le dos quand on me montre la caisse qui, noire du sang de M. Le Perennou, contient encore des débris de chair et d'os.

Encore un mort !

Une bombe a tué un jeune homme de 17 ans qui venait de fêter son succès au baccalauréat.

Place de la Liberté, des civils ont été blessés au Café de la Terrasse.

Rue du Docteur-Calmette, une bombe a fait une ouverture de deux mètres dans un mur de 50 centimètres d'épaisseur, soulevant le toit de la maison. A l'intérieur, une femme de 45 ans a eu une jambe traversée en deux endroits par des éclats...

Ils n'ont frappé que des civils

Je me dirige ensuite vers le port, pour constater les dégâts qu'y avaient dû causer les Anglais.

A ma grande stupefaction, j'apprends que les Anglais n'ont pas touché au port, ni à aucun objectif militaire, c'est uniquement aux civils sans défense que nos alliés d'hier se sont attaqués.

Est-ce pour remercier la population brestoise de l'accueil correct qu'ils avaient reçu ?

J. C. GRISLIN.

Les mensonges de la propagande anglaise

Les bruits les plus tendancieux sont propagés en Bretagne par la radio anglaise.

La légende la plus répandue veut que le bombardement de Brest ait été l'œuvre de l'artillerie allemande elle-même.

Nous avons fait une enquête technique, sérieuse, approfondie.

Voici notre conclusion : Il est ABSURDE de propager de pareils bobards. Les engins de destruction qui ont porté la mort à Brest sont ANGLAIS et seu-



LEUR OBJECTIF MILITAIRE Rue du Port, la maison incendiée (voir aussi notre photo en 1^{re} page).

lement ANGLAIS, si l'on excepte les éclats de la D. C. A. dont une partie, évidemment, ne pouvait que retomber sur la ville.

Faudra-t-il donc que les Anglais signent chacun de leurs projectiles pour qu'on reconnaisse leur œuvre de mort ?

Pour ce qui est de Lorient, les Anglais, connaissant la ville, savaient fort bien qu'il était impossible d'atteindre, de nuit, ses objectifs militaires. Les installations maîtresses de Lorient ne peuvent être vulnérables que de jour.

Il aurait fallu que les Anglais vinssent bombarder de jour ; ce que font les aviateurs allemands à Londres.

L'Arsenal de Lorient est couvert d'une véritable voûte de feu par la D. C. A. allemande. Plutôt que de risquer leur peau, les aviateurs anglais ont risqué celle des Bretons : ils se sont débarrassés de leurs bombes sur les quartiers civils.

Leur radio, cependant, affirme avoir détruit un objectif militaire.

Précisons : la radio-bobard de Churchill prétend avoir incendié le dépôt de mazout de Caudan.

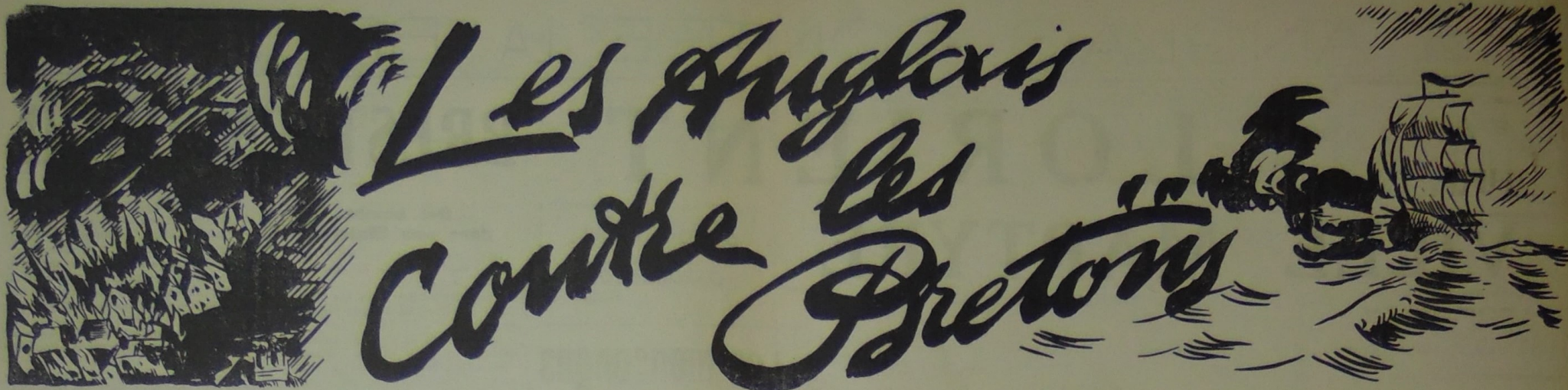
Et cet « incendie gigantesque aurait été visible même des côtes de la Manche ! »

Elle nous ferait bien rire, la radio-mensonge, si les circonstances n'étaient aussi tragiques.

En réalité, « l'incendie du dépôt de mazout » n'est autre que l'incendie de la maison de la rue du Port dont nous publions deux photos dans ce journal.

Fourrière, cynisme, mensonge, assassinat.

Voilà les Anglais. Ceux qui osent se dire encore nos amis !



Les Bretons envahissent l'Angleterre

Guillaume fit publier son ban de guerre (1066). Il offrit une forte solde et le pillage de l'Angleterre à tout homme robuste et de haute taille qui voudrait le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète. Il en vint une multitude, par toutes les routes, de loin et de près, du Nord et du Midi... Le comte Eudes de Bretagne envoya à Guillaume ses deux fils pour le servir contre les Anglais. Ces deux jeunes gens, appelés Brian et Alain, vinrent au rendez-vous des troupes normandes accompagnés d'un corps de chevaliers de leur pays.

Augustin Thierry.

Dunkerque

...Je me permets d'insister sur ce fait : les Anglais nous ont effectivement rejetés à l'eau à Dunkerque au moment où nous essayions de monter dans leurs navires pour fuir ce rivage sur lequel tournoyaient les avions allemands.

English first ! Deux de mes camarades sont morts d'épuisement sous les yeux des marins anglais qui, non seulement ne firent pas un geste pour les sauver, mais encore se préparaient à les repousser en les frappant s'ils trouvaient un moyen d'escalader leurs embarcations.

F. J.,

Soldat breton de la guerre de 40.

Breiz ha Bro-Zaoz enebourien
Evito bout amezieen.
A zo bet lakat er bed-men
D'en embliba da virviken.

Les Bretons et les Anglais sont voisins
Mais n'en sont pas moins ennemis ;
Ils ont été mis au monde
Pour se combattre à tout jamais.

Baruz-Breiz.

Anglais contre Bretons dans la guerre d'Amérique

La France, en 1778, prit le parti de soutenir la cause de l'indépendance américaine et déclara la guerre à l'Angleterre.

Les Bretons prirent ardemment fait et cause pour l'Amérique, poussés à la fois par leur haine séculaire de l'Angleterre et par une instinctive sympathie pour un peuple opprimé comme eux.

Le chef de l'expédition française, La Fayette, était à demi Breton par sa mère. En cette qualité, il avait même séjourné aux Etats où il avait soutenu le parti national. Beaucoup de gentilshommes bretons le suivirent ; leur courage et leur dévouement contribuèrent largement à la victoire américaine.

Les marins bretons eurent également leur part de gloire méritée. En 1779, un navire, *La Surveillante*, livra combat à un vaisseau anglais, le *Québec*, aux environs de Brest. *La Surveillante* était sous les ordres du Commandant du Couëdic et montée par des marins bretons comme lui. Après un combat assez rude, les Bretons abordèrent le *Québec* et, hache en main, montèrent à l'abordage. Tout à coup, le feu se déclara à bord du *Québec* : Du Couëdic réussit à dégager son navire, puis se mit en devoir de commencer le sauvetage des Anglais, pris entre le feu et l'eau. A force de dévouement, les nôtres purent sauver presque tout l'équipage ennemi.

Seize siècles de guerres anglo-bretonnes

Depuis seize cents ans, Bretons et Anglais s'affrontent sans cesse :

1. — Du IV^e au VI^e siècles, les « Saozon » s'emparent de notre ancienne patrie, la « Grande » Bretagne. Tuant ou asservissant, ils obligent ceux qui n'acceptent pas le joug à émigrer en Armorique.

2. — En 1066, nos pères repassent la mer, avec Guillaume le Conquérant, dont ils forment le tiers des troupes.

3. — De 1166 à 1189, Henry II d'Angleterre, après être venu à notre « secours », veut transformer la Bretagne en province anglaise. Son oppression, ses cruautés, ses massacres, aussi célèbres chez nous qu'en Irlande, font dire à sa mort que « venu du Diable, il retourne au Diable ». Aussi, de 1167 à 1178, éclatent huit révoltes, conduites par Eudon de Porc'hoët. Et l'Anglais est enfin chassé, avec son Duc étranger, Raoul de Chester.

4. — En 1203, afin de poursuivre l'ennemi vaincu, et de venger le Duc Arthur I^{er}, assassiné par Jean Sans Terre, les Bretons s'allient avec Philippe-Auguste, et l'aident à chasser l'Anglais du continent.

5. — En 1286, le Duc Jean II s'allie à Philippe le Bel contre les Anglais.

Ceux-ci, en 1289, ayant ravagé Brest et Le Conquet, sont victorieusement poursuivis dans la « Mor Breiz ».

6. — En 1339, le Duc Jean III le Bon s'allie aux Français contre les Anglais.

7. — En 1347, la guerre de Succession Blois-Montfort nous ayant obligés d'appeler à son tour l'Anglais à notre secours, contre les Français, une fois la victoire obtenue, Edouard III d'Angleterre veut conserver le pays sous son occupation. D'où le combat des Trente, le massacre de la garnison anglaise de l'île Tristan, etc.

8. — En 1400, les Gallois se révoltent contre la domination anglaise, sous la conduite d'Owenn Glendwr ; les troupes bretonnes de Jean IV viennent à leur secours, et l'aident à vaincre. L'Anglais veut riposter en attaquant la Bretagne ; il est vaincu sur terre et sur mer, par les Bretons seuls.

9. — Dans la première moitié du XV^e siècle, le principal soutien de Jeanne d'Arc et son continuateur victorieux, est Arthur de Richemont, frère du Duc, et ses Bretons, grâce à qui l'Anglais est bouté hors du continent ; œuvre parachevée en Guyenne, en 1453, par un corps de Bretons.

10. — En 1449, les Anglais s'emparent de Fougères, et en sont chassés aussitôt.

11. — En 1513, sous la Reine Anne, le vaisseau breton « La Cordelière », commandé par Porzmoguer, accompagné de quelques unités également bretonnes, met en déroute une escadre anglaise devant Brest.

12. — En 1522, les Anglais pillent Morlaix, et sont repoussés. Ils sont également repoussés, un peu plus tard, des côtes du Léon. A cette époque, Jacques Cartier découvre et conquiert la « Nouvelle Bretagne » ou Canada, qui sera volée par les Anglais.

13. — Au XVIII^e siècle, les Anglais sont repoussés : à Cléder, en 1744 ; à Lorient, en 1766 ; à Saint-Malo, en 1758. En cette même année, a lieu le combat de Saint-Cast, où les Anglais sont rejetés à la mer par l'armée bretonne et les paysans volontaires.

14. — En 1795, à Quiberon, l'Anglais, qui devait soutenir l'armée des émigrés et des chouans, l'abandonne odieusement.

15. — Pendant les guerres de l'Empire, les marins bretons mènent presque seuls la guerre maritime ; et ceux qui sont capturés connaissent l'horreur, restée légendaire, des pontons anglais.

16. — Au XX^e siècle, l'Anglais passe « allié » de cette France que nos soldats et nos marins sont obligés de servir. Mais, en paix, les transatlantiques anglais foncent dans la brume de Terre-Neuve, noyant nos pêcheurs, pour économiser quelques pièces d'or.

En guerre, c'est Dunkerque, où il fuit, emportant matériel, D. C. A., avions, etc., laissant à nos marins bretons le rôle de se faire tuer pour le couvrir. Et, sur son sol, il accueille ses sauveurs... entre des barbelés. C'est Le Havre, où il brûle tabac, vêtements — en les refusant à nos équipages. Aujourd'hui, ce sont Oran, Dakar, Brest, Lorient...

Au travail pour la Bretagne !

RENNES

Le Groupe de Rennes, élargissant les attributions de son Comité d'entraide sociale, va s'occuper activement de porter aux familles bretonnes nécessiteuses des secours immédiats en vivres, vêtements et médicaments.

Nous faisons un appel pressant à tous nos lecteurs de la région de Rennes pour qu'ils nous envoient ou nous demandent de passer prendre à domicile tout ce dont ils pourraient se desservir comme vieux vêtements, CHAUSSURES, DRAPS, LAINAGES, etc... Les DONS EN ARGENT seraient aussi les bienvenus.

Permanence : 10, rue des Francs-Bourgeois.

Le Public est informé que notre SERVICE DES PRISONNIERS est transféré 10, rue des Francs-Bourgeois.

Le bureau est ouvert de 9 heures à midi et de 14 heures à 19 heures.

Nous rappelons que la correspondance « Prisonniers » doit être adressée impersonnellement à l'adresse suivante : Service des Prisonniers Bretons, 10, rue des Francs-Bourgeois, à Rennes.

Au Pays Malouin

Depuis la fondation du Conseil National Breton, le Pays Malouin a immédiatement « donné ». Partout, un réseau d'amis a été visité par notre délégué, afin de constituer les Comités locaux. Ce travail a été méthodiquement fait. Tous les milieux sociaux sont maintenant représentés, ce qui nous permet d'envisager le prochain développement de notre action dans cette région.

Une permanence va bientôt être créée pour recevoir nos amis et sympathisants, et pouvoir répondre directement aux nombreuses demandes qui nous parviennent. Le Service des prisonniers, en voie d'organisation définitive, y sera assuré avec le concours d'un de nos camarades malouins revenu blessé de cette guerre pour la deuxième fois.

La vente du journal marche normalement, avec nos abonnés et nos services directs, c'est plus de 2.500 numéros qui sont lus dans ce coin.

NANTES

Cette semaine, nous avons distribué des tracts et des journaux :

1^o En ville, dans les boîtes à lettres ; ainsi, actuellement Nantes a été à peu près complètement touchée par notre propagande.

2^o A Saint-Sébastien-sur-Loire ; la population, qui connaît déjà notre Mouvement, paraît s'intéresser vivement au développement de notre action, notamment en faveur des prisonniers.

3^o A Mauves ; cette localité nous réserve un accueil très sympathique et plusieurs personnes nous déclarent en avoir assez de « leur République » ; avant de partir, nous créons un dépôt.

4^o A Thouaré ; là, les gens sont particulièrement montés contre les officiers français qui ont fait sauter le pont sur la Loire, coupant ainsi inutilement les communications entre les deux rives. Un commerçant nous fait part de sa sympathie pour le Mouvement autonomiste et souhaite surtout le départ des réfugiés français dont « l'arrogance est, dit-il, sans bornes ». Là aussi, nous créons un dépôt.

5^o A Sainte-Luce. Quelques incidents avec edes réfugiés, à qui notre propagande n'a pas l'air de plaire, ne nous empêchent pas de faire du bon travail. Les habitants, dont plusieurs ont déjà été touchés par notre propagande, commentent favorablement l'œuvre du C. N. B. ; seul un cafetier nous affirme sa foi dans les destinées de la France éternelle. Avant notre départ, nous créons un dépôt.

Il ne suffit pas de dire que nous avons raison.

Il faut accroître notre force et nos chances en vous abonnant à l'« Heure Bretonne » et en adhérant au Conseil National Breton.

BEURRE - ŒUFS - VOLAILLES
GROS — DÉTAIL

J. GUILLEMOT

3, Rue Jules-Ferry,
SAINT-MALO
Tél. 71-46

PROCEUREZ-VOUS :

DAN BREEN
MON COMBAT
POUR L'IRLANDE

Un ouvrage qu'il faut lire.
Franco : 22 fr.

GWENN HA DU

La Société secrète qui a juré de rendre à la Bretagne son indépendance.

Franco : 13 fr. 50.

EDITIONS DU LEON,
LANDERNEAU (Finistère).

PETITES ANNONCES

ON DEMANDE GOUVERNANTE pour l'étranger. Jeune fille très bonne éducation pour s'occuper de 4 enfants, dans excellente famille et conditions agréables.

SYMPATHISANT BRETON recherche Prêt 25.000 pour achat commerce. Durée 2 ans. — Ecrire Job, 20, rue Waldeck-Rousseau, Rennes.

STENO-DACTYLO expérimentée, références, demandée d'urgence. — S'adresser 20, rue Waldeck-Rousseau, Rennes.

CHAUFFEURS expérimentés, vigoureux, demandés d'urgence pour camions-gazogène. — Faire offres en joignant références, par lettre, à M. Baron, 45, avenue Janvier, Rennes, qui convoquera.

LENNIT LISEZ
FEIZ HA BREIZ

Kosa kelouen ar Vretoned La Doyenne des Revues Bretonnes

L'idéal pour se familiariser avec la langue bretonne

Un an : 18 fr. — 6 mois : 10 fr.

Ecrire à M. H. GAOUSSIN, Administrateur, rue Lafayette, Landerneau. — C. C. 27.165 Rennes.

Les Anglais contre Saint-Malo

Au XVII^e siècle, les marins bretons, hardis corsaires, faisaient beaucoup de tort au commerce anglais. Les Malouins surtout étaient redoutés pour leur audace. Aussi, les Anglais résolurent de détruire Saint-Malo, tout simplement.

Ils imaginèrent en 1694 « la machine infernale ». C'était un bateau chargé de poudre et de bombes, monté par de courageux marins qui devaient l'amener et le faire exploser sous les murs de la ville.

Heureusement, un coup de vent repoussa le brûlot, le jetant sur un récif où il explosa. Les seules victimes furent les hommes d'équipage qui n'avaient pu se sauver à temps. Les Malouins n'éprouvèrent, de leur côté, aucun dommage sérieux.

DANIO : Histoire de notre Bretagne.

La fourberie anglaise

C'est un marin breton qui parle, au lendemain de Trafalgar :

Il avait été convenu que les Anglais rendraient les prisonniers au nombre desquels j'étais. Cependant, de jour en jour, nous avions à déplorer des morts étranges parmi les nôtres. Moi même, je me trouvais un soir si fort incommode que j'acquis la certitude que les Anglais nous empoisonnaient afin de ne pas avoir à supporter les stipulations de la convention conclue la semaine précédente.

Capitaine Mas de Saint-Maurice.

Le combat de St-Cast

Une compagnie de Bas-Bretons, des environs de Tréguier et de Saint-Pol-de-Léon, marchait pour combattre un détachement de montagnards gallois de l'armée anglaise, qui s'avancait à quelque distance du lieu de combat, en chantant un air national, quand tout à coup, les Bretons de l'armée française s'arrêtèrent stupéfaits : cet air était un de ceux qui, tous les jours, retentissaient dans les bruyères de Bretagne. Electrisés par des accents qui parlaient à leurs cœurs, ils cédèrent à l'enthousiasme et entonnèrent le refrain patriotique ; les Gallois, à leur tour, restèrent immobiles. Les officiers anglais commandèrent le feu ; mais c'était dans la même langue et leurs soldats semblaient pétrifiés. Cette hésitation ne dura pourtant qu'un moment ; l'émotion l'emporta bientôt sur la discipline ; les armes tombèrent des mains, et les descendants des vieux Celtes renouvelèrent sur le champ de bataille les liens de fraternité qui unissaient jadis leurs pères en dépit de l'Angleterre.

DANIO : Histoire de notre Bretagne.

Quand les Anglais s'appelaient les Saxons

Hengist, Roi des Saxons, ayant pris terre dans l'île de Bretagne à la tête d'une forte armée, dépêcha des ambassadeurs au Roi des Bretons pour l'informer de ses intentions pacifiques, l'assurant que son dessein n'était pas de lui faire la guerre ni de ravager son domaine, mais de l'aider à combattre ses ennemis de l'intérieur ou de l'extérieur. Il était prêt à mettre son épée et ses hommes au service du Royaume de Bretagne.

Ces politesses inattendues convainquirent les Bretons, au cœur droit. Ils donnèrent dans le piège, ne pouvant concevoir, en leur naïve loyauté, l'esprit de trahison chez autrui.

Une perfidie masquée de paroles mielleuses leur semblait impossible. Ils reçurent donc les Saxons à bras ouverts et leur firent fête.

Pour sceller cette amitié nouvelle, ils acceptèrent, à la demande d'Hengist, de donner un grand banquet, où trois cents chefs saxons rencontreraient un nombre égal ou supérieur de nobles Bretons.

L'endroit choisi, et qui parut le mieux approprié pour célébrer ces agapes, fut la plaine de Ker-Karadog, dite aujourd'hui « Stone-Henge ». C'est là, entre les grands menhirs, voués à Dieu pour autels, en des temps reculés, que fut perpétré, à la face du soleil, le jour des Calandes de Mai, l'un des forfaits les plus honteux, les plus farouches, les plus scélérats, qu'ait enregistrés l'histoire.

Pour se prouver leur mutuelle confiance, tous les convives devaient être sans armes et placés côte à côte, chaque Breton alternant avec un Saxon. Cependant Hengist avait ordonné à ses hommes d'apporter chacun un poignard caché sous ses vêtements.

— Et quand je crierais, leur dit-il : « Nemet eour saxes ! » (Prenez vos poignards) que chacun de vous tire son arme et en frappe son voisin breton.

A l'heure fixée, les convives se mêlèrent aux Saxons. Et, lorsque la fête battit son plein, tandis que le vin et l'hydromel circulaient librement, tout à coup, devant nos ancêtres stupéfaits, le chef saxon se leva et hurla : « Nemet eour saxes ».

A son cri, chacun des assassins qu'il commandait sortit vivement une longue dague et en frappa le Breton le plus proche.

Ce ne fut plus alors qu'un égorgeant confus, le deuil succédant à la fête et les gémissements de mort aux chants d'allégresse.

Brut y Brennoedd.

OU DESCENDRE ?

CAFE DES QUATRE SAISONS

3, Rue de Dinan
et 14, Rue de Toulouse,
SAINT-MALO

HOTEL-RESTAURANT

A. MALICET
Chef de Cuisine

7 bis, rue de Dinan - St-MALO
Téléphone 22-05

L'EUROPE

RENNES

Téléphone 23-85

AMIS...

Un journal ne peut vivre sans publicité. En nous confiant la vôtre, c'est la cause bretonne que vous défendez.

Tous unis autour de
L'HEURE BRETONNE.

Ludovic BRIAND

PHOTOGRAPHIE

CENTRALE

4, Rue Jean-Jaurès, 4
RENNES

La Photographie
des Gens de Goût

ATELIER

GRAVURE

Marcel Evembun

7, HOUCHE RENNES

HOTEL de la PLAGE - RESTAURANT

Jean RESCHE-RIGON

Téléph. 21-96 — Chef de Cuisine — Propriétaire
2, rue St-Thomas (près pl. Ghalabrand) - St-MALO

HOTEL-PENSION

LE PAVILLON

St-SERVAN - Tél. 42-86
Nouveaux directions — Maisons de Voyageur